

dition rivalisèrent avec l'industrie pour animer cette grande ville. Une foule d'Italiens célèbres réfugiés dans ses murs donnèrent aux Lyonnais ce goût délicat pour les arts du dessin qu'ils ont toujours conservé. Le contact de ces nombreux étrangers, les livres sur l'art ancien écrits en Italie, imprimés et vendus dans les grandes foires de Lyon, développèrent dans cette ville le goût des lettres et des arts; et bientôt on compta un grand nombre d'hommes et de femmes qui se plurent aux travaux littéraires et à l'étude du beau sous toutes les formes.

Le commerce de Lyon prit alors un développement des plus considérables. Il se fonda des fortunes opulentes qui permirent, dans la suite, aux familles enrichies par le négoce, de faire occuper par leurs enfants les premiers rangs dans les armées, dans l'église, dans la magistrature et à la cour. Le commerçant n'est plus l'objet du dédain de la noblesse. Tous les corps de métiers, les épingliers, les cordiers même occupent une place des plus honorables dans la société lyonnaise, et leurs enfants reçoivent l'éducation la plus soignée et la plus distinguée. Je n'en veux d'autre preuve que Louise Labbé, dite la *Belle Cordière*, qui avait reçu dans sa famille l'instruction la plus brillante, et dont la maison fut constamment le rendez-vous de ces hommes auxquels les facultés intellectuelles ont donné et donneront, de tout temps, la plus grande supériorité sociale. « Les négociants d'alors, dit avec raison M. Dumás, dans son *Histoire de l'Académie de Lyon*, ne regardaient pas l'étude des lettres et des sciences comme incompatible avec le commerce. C'est dans leur sein qu'ils cherchaient un noble délassement à leurs travaux. »

L'enseignement public fut l'objet de toute la sollicitude du consulat de Lyon. Les grandes écoles épiscopales du cloître Saint-Jean ayant perdu toute leur importance par la fondation de l'Université, la jeunesse lyonnaise en était réduite à des maîtres sans valeur. On se voyait obligé d'aller suivre les cours des Universités de Paris, de Toulouse et même d'Italie. Mais, si nous en croyons Symphorien Champier, « ces escoliers, au retour de l'estude, au lieu d'ung livre et de science, ne rapportaient souvent qu'un cousteau ou rapière à leur ceinture pour ribler. »

Pour remédier à une situation aussi fâcheuse, Symphorien